

Depuis qu'il a fêté ses vingt-cinq ans – ou depuis les fêtes du millénaire, Julie ne sait plus trop ce qui a été le déclencheur –, Luke a décidé qu'il en avait assez de rester enfermé. Il veut sortir et aller danser dans les prés.

— Je veux me mettre à poil et danser.

— Super, répond Julie. Tu veux te la jouer Kurt Cobain, c'est ça ? Te mettre à poil *et* mourir. C'est ta mère qui va être contente.

— Quel rapport avec Kurt Cobain ? Et puis, c'est pas dit que je vais mourir.

Julie pioche avec sa fourchette dans son bol de nouilles instantanées.

— Luke, on a déjà eu cette conversation un milliard de fois. Admettons que tu ne meures pas, tu es sûr de vouloir prendre le risque ?

— Non. Tu as raison, dit Luke. Qu'est-ce qu'il y a à la télé ?

— Ils pourraient mettre plus de petits pois dans leurs nouilles, râle Julie en faisant défiler les chaînes de télé.

Elle s'arrête sur une émission scientifique, où un homme raconte l'histoire des mathématiques. Luke foudroie Julie du regard et s'empare de la télécommande.

— Je veux un truc avec une histoire, proteste-t-il.

Mais, comme il n'y en a pas, il se rabat sur ce qui se rapproche le plus d'une histoire : le portrait d'un groupe de pop. Ils racontent comment ils ont vécu de petits boulots mal payés

tout en faisant la tournée des maisons de la culture dans les villes de province. Aujourd'hui, ils se produisent au Wembley Arena.

Julie jette un regard circulaire à la chambre. Le plancher est jonché de magazines, de CD, de cartons pleins de cassettes vidéo et de DVD. En général, Luke est plutôt quelqu'un d'ordonné, mais ce sont les vestiges de la veille au soir. Le reste de la pièce est occupé par le grand lit de Luke, sa télé et son lecteur vidéo, son ordinateur et ses deux fauteuils.

Presque tous les murs sont couverts de rayonnages, où s'entassaient tous les livres que Luke a lus, ainsi que ses cassettes VHS de séries télévisées : pimpantes galeries commerciales, plages de sable fin, bandes de copains, ados au bord de la crise de nerfs, pom-pom girls, terrains de foot, geeks, blondes à la peau bronzée, couloirs de lycée pleins de casiers métalliques et de rivalités. Que des histoires parfaites.

Il ne dit pas « émissions » mais « programmes », ne parle pas de galeries commerciales mais de « malls ». Luke a un léger accent américain, bien qu'il ne soit jamais allé en Amérique. Il croit que Clacton-on-Sea est une plage dorée pleine de beaux gosses et de maîtres-nageurs, et que les jeunes qui traînent à Lakeside ressemblent aux Américains des galeries marchandes qu'il voit sur son petit écran.

Quand il avait quinze ans, il a traversé une période où il n'arrêtait pas de demander à Julie de lui décrire le bord de mer, les boutiques et les squares des environs. Comme il ne la croyait pas quand elle s'efforçait de lui décrire objectivement le monde réel, elle a fini par lui dire carrément combien tout était merdique. Mais il refusait toujours de croire que la vie dans l'Essex n'était pas aussi glamour que dans les séries hollywoodiennes, si bien qu'elle a jeté l'éponge. Après cela, quand ils ont retransmis les fêtes de célébration du millénaire à la télé, Luke a décrété que tout était truqué. Il était aussi difficile de le convaincre que les défilés et les feux d'artifice étaient vrais que de lui faire admettre que *Beverly Hill 90210* était une fiction, et que, même si la cuisine impeccable de sa

mère était digne d'un soap opera, chez la plupart des gens, la vaisselle et le linge sales s'empilaient dans tous les coins.

Le plancher de Luke est recouvert de linoléum, et tout son mobilier est en plastique ou en panneaux de particules stratifiés. Il utilise des draps en nylon et porte des vêtements en fibre synthétique. Il est assis en tailleur sur son lit, comme s'il faisait du yoga, et Julie, à côté de lui, est adossée au mur, les genoux ramenés contre sa poitrine. Elle termine ses nouilles instantanées et pose bien proprement l'emballage sur la table de nuit. Elle a un goût de sel chaud dans la bouche.

Il n'y a rien d'intéressant à la télé après le portrait du groupe pop. Julie se lève pour jeter un coup d'œil aux cassettes vidéo. Elle a envie de regarder un truc américain : familles dysfonctionnelles, robots dysfonctionnels, gamins insupportables.

— J'ai envie de mourir, dit Luke. Mais j'ai aussi envie de vivre.

Julie rit.

— S'il te plaît, arrête de toujours répéter la même chose.

Luke sourit.

— Bah, au moins, ça t'a fait rigoler.

— Et arrête de dire que tu veux sortir, OK ? Ça me fiche les boules.

— Mais je ne vais pas le faire. *Évidemment*. Pas maintenant. J'aime bien y penser, c'est tout. C'est pas parce que je le dis que je vais le faire.

— Je sais.

— Je ne le ferai pas tant que je ne serai pas guéri.

Quand on a fêté l'an 2000, il a juré qu'il serait guéri en 2001. Maintenant, on est en octobre. Julie choisit une cassette et l'introduit dans le lecteur.

— Je me fais du souci pour toi, dit-elle soudain.

— Pour moi ? Qu'est-ce qui te prend, tout d'un coup ?

Il regarde le bol de nouilles vide.

— Tu as fait un vrai repas au moins, aujourd'hui ?

2

Luke Gale est né le 24 octobre 1975, pendant un épisode de *L'hôtel en folie*. La même année, les Pays-Bas ont remporté le concours de l'Eurovision, et l'ours Paddington, Pong, la Ford Capri et le groupe écossais Bay City Rollers ont vu le jour. Luke était un bébé miracle.

Sa mère, Jean, ne pouvait apparemment pas avoir d'enfant, et à l'agence d'adoption on lui avait dit que Bill (son mari) était top souvent en déplacement pour pouvoir élever correctement un gamin. Peu importait que la moitié des femmes du quartier aient été des mères célibataires qui changeaient de mecs comme de chemise. Jean et Bill n'étaient pas aptes, point final. Si Bill était aussi souvent en déplacement, c'était à cause de son travail au sein d'une grosse compagnie d'assurances qui l'expédiait en voyage d'affaires pendant une, deux, voire trois semaines d'affilée. Pour finir, les sous qu'ils avaient mis de côté pour financer la scolarité de l'enfant qu'ils n'avaient jamais pu adopter avaient servi à payer le traitement de fertilité à base de plantes importées du Brésil que Jean avait suivi. Deux ans plus tard, Luke était né.

La première fois que Julie avait vu Luke, c'était en 1985. Elle était en train de somnoler sur la banquette du camion de déménagement, quand elle avait aperçu un visage derrière une vitre qui ressemblait à celui d'un fantôme. Il était tard (ils avaient roulé toute la journée) et, à la lueur de la lune, il lui

avait paru très pâle et émacié, un peu comme une tête de mort. Julie, qui avait dix ans à l'époque, était fascinée par tout ce qui touchait aux fantômes et à la mort, et elle avait tout de suite compris que quelque chose clochait chez Luke. Il ne regardait rien en particulier – on aurait dit que ses yeux étaient perdus dans le vague – et, lorsque son père s'était garé devant leur nouvelle maison, elle avait réalisé qu'ils allaient être voisins.

— Je n'aurais jamais pensé vivre un jour dans un cul-de-sac ! s'était esclaffée la mère de Julie.

— C'est quoi, un cul-de-sac ? avait demandé Julie.

— C'est ça, avait dit son père. Une route qui ne mène nulle part.

Le lendemain, après une nuit de « camping » dans leur nouvelle maison, le père de Julie s'était rendu à la fac où il avait été nommé professeur d'arts plastiques. Vers trois heures de l'après-midi, Julie et sa mère étaient allées saluer les voisins du 17.

Au début, Julie n'arrivait pas à comprendre ce qui clochait chez Luke. Il n'avait plus tant l'air d'un fantôme que d'un enfant comme on en voyait à la télévision. Plus tard, lorsqu'elle prit le temps d'y réfléchir vraiment, Julie réalisa que c'était parce que sa peau ne présentait aucune égratignure ou piqûre d'insecte, pas le moindre hâle ni la moindre trace de crasse. Jamais de sa vie elle n'avait vu quelqu'un d'aussi propre. Ils restèrent à se dévisager l'un l'autre en silence dans le « salon pour les invités », où plus jamais elle ne serait invitée à s'asseoir après cette première visite.

Dans le salon, de drôles de stores en plastique étaient abaissés devant les portes-fenêtres qui donnaient sur le patio. Pendant quelques minutes, tandis que Julie et Luke se regardaient sans rien dire, leurs mères se mirent à parler de tout et de rien ; Helen, la mère de Julie, s'extasiait sur la vitrine où Jean gardait sa collection de bibelots en verre soufflé.

— Je vous offre une tasse de thé ? proposa Jean au bout d'un moment.

— Avec plaisir, répondit Helen en souriant nerveusement

tandis que sa fille dessinait de petits motifs avec la pointe de son pied sur l'épaisse moquette blanche.

— Pourquoi n'allez-vous pas jouer dehors ? suggéra-t-elle.

Il y eut un drôle de silence, puis Luke émit une sorte de ricanement grinçant.

— Ouais, c'est vrai, ça, pourquoi ? dit-il.

Puis il quitta la pièce.

Julie ne comprenait pas comment un enfant pouvait se conduire aussi grossièrement avec un adulte. Elle aurait presque envié la façon dont il avait répondu à sa mère, comme si elle et lui avaient été sur un pied d'égalité. Sa mère baissa les yeux en tripotant nerveusement ses boucles d'oreilles, comme elle le faisait chaque fois qu'elle était mal à l'aise.

Elle portait des clips en forme de chiens qu'elle avait achetés en Cornouailles l'année précédente. Soudain, Julie en voulut à Luke d'avoir parlé à sa mère sur ce ton. *Garçon stupide*, songea-t-elle en se demandant si c'était un enfant à problèmes comme ceux du centre qui était à côté de chez elle, quand elle vivait à Bristol.

— Pourquoi n'irions-nous pas à la cuisine, plutôt ? suggéra Jean.

Julie et sa mère suivirent leur hôtesse dans le couloir.

— Désolée, dit la mère de Julie qui se répandait toujours en excuses pour un oui ou pour un non. J'espère que je n'ai pas dit quelque chose qui...

Jean remplit la bouilloire et la mit en route sans rien dire. Une drôle d'atmosphère régnait dans la pièce, mais Julie s'efforçait de ne pas y penser. À la place, elle se demanda si c'était le genre de maison où il y avait du Nesquik ou de la pâte à tartiner, deux choses que sa mère à elle n'achetait jamais et que Julie espérait trouver chez ses amis. En tout cas, il n'y avait pas de fontaine à eau, et c'était tant mieux, parce que Luke était trop mal élevé pour en mériter une.

La maman de Julie avait l'air dans ses petits souliers.

— Je peux vous aider à faire quelque chose ? demanda-t-elle.

— Non, non, répondit Jean en versant l'eau dans la théière. C'est inutile.

— Nous ferions peut-être mieux de rentrer. Nous n'avons pas encore fini de déballer nos affaires...

— Je suis navrée, dit Jean. Luke n'aurait pas dû vous parler sur ce ton.

— Ce sont des choses qui arrivent, répondit gentiment la mère de Julie. Si vous saviez ce qu'elle m'en fait voir, celle-là, parfois, ajouta-t-elle en parlant de Julie.

Chaque fois qu'un autre enfant faisait des bêtises, sa mère disait ça, ce qui mettait Julie hors d'elle. C'était injuste, car Julie ne s'attirait pour ainsi dire jamais d'ennuis.

— Luke n'est pas sorti depuis 1976, expliqua Jean. Il n'est pas aussi désagréable en temps normal. Je suis désolée. Il va bientôt repasser des examens.

La mère de Julie eut l'air stupéfaite.

— Des examens ? répéta-t-elle.

Julie se demanda si Luke était atteint de maladie mentale.

— Il est allergique à la lumière du soleil, précisa Jean.

Laisant les mamans poursuivre leur conversation, Julie se mit à réfléchir à ce que signifiait au juste être allergique au soleil. Elle-même était allergique aux piqûres de guêpe. Une fois, on avait dû l'emmener aux urgences pour lui injecter un produit dans la fesse. Elle s'imagina Luke enflant au soleil, puis explosant comme une bulle de pus jaune. Sa mère faisait claquer sa langue en prenant l'air compatissant, comme chaque fois qu'un autre adulte se confiait à elle, généralement pour lui parler de maladie ou de « problèmes à la maison ». Cette fois, il y avait des tas de termes médicaux que Julie ne comprenait pas : apparemment, Luke souffrait d'une chose appelée XP et de diverses autres allergies. Comme elle ne pouvait pas suivre la conversation, elle se mit à gratter une vieille croûte sur son doigt.

— Il passe son temps dans sa chambre devant la télévision, dit Jean.

Elle regarda Julie, puis à nouveau sa mère.